Cahiers
du Cercle Ernest-Renan

POUR LIBRES RECHERCHES D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Paraissant tous les trois mois

SIMON (dit le MAGICIEN)

DIEU SAUVEUR DES SAMARITAINS

par Prosper ALFARIC

Professeur honoraire d'histoire des religions
à la Faculté des Lettres de Strasbourg
Président du Cercle Ernest-Renan

CERCLE ERNEST-RENAN
3, rue Récamier - PARIS VIIe
C. C. P. Paris 10.606-47

Abonnement de base : depuis 500 F. (Etranger 650) ; de soutien : depuis 1.000 F.

N° 5 - Premier trimestre 1955 Le N° isolé : 120 F.

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhésions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

SIMON (dit le Magicien)

Dieu sauveur des Samaritains

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Tout ce qui aide à comprendre les origines du Christianisme présente un vif intérêt pour les esprits critiques qui ne peuvent s'en tenir aux récits mythiques des Evangiles.

Voici justement qu'une lumière inattendue est projetée sur ce fond obscur par un curieux renseignement que nous donnent les « Actes des Apôtres » (VIII, 9-24) sur les débuts de la propagande évangélique en Samarie. Auparavant, nous est-il dit, un thaumaturge du nom de Simon était adoré par tout le peuple, comme la « Grande Puissance de Dieu ». Dès l'arrivée du premier missionnaire du Christ dont les discours et les miracles stupéfièrent la foule, tous reçurent le baptême. Lui fit comme les autres. Il s'adjoignit à son convertisseur et ne le quitta plus.

Un bouleversement si prompt et si total est d'une invraisemblance rare. Il apparaît d'autant plus inconcevable que les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles, suivis en cela par toute la tradition, s'accordent à présenter ce même Simon comme l'inspirateur initial et permanent de toutes les fausses doctrines et de tous les cultes dissidents qui ont troublé l'Eglise du Christ, comme le premier patron des « Gnostiques ».

C'est sous cet aspect que j'ai été amené à l'étudier d'abord. Parti d'une enquête sur l'évolution intellectuelle de saint Augustin, qui avait commencé par être un ardent manichéen, j'ai constaté que le manichéisme était une forme élargie et particulièrement systématique du gnosticisme. J'ai en conséquence concentré mon attention sur les gnostiques antérieurs et sur leur chef de file, Simon de Samarie.

J'ai alors constaté que celui-ci n'était pas dans l'esprit de ses premiers disciples un simple chef d'école mais, plutôt, comme l'indiquent d'ailleurs les « Actes des Apôtres », un Dieu fait homme, une Puissance d'en-haut venue en aide à la faiblesse humaine.

Cette constatation fut pour moi une révélation. Elle m'a-

mena, par une étude plus poussée des récits évangéliques, à me représenter Jésus lui-même sous un aspect tout autre que celui de la prétendue histoire évangélique. Lui aussi a été, dans l'esprit de ses premiers adorateurs, un Dieu paru sous une forme humaine plutôt qu'un homme tel que nous. A cet égard, sa figure présente d'étranges analogies avec celle de Simon.

Si l'auteur des « Actes » a présenté à ses lecteurs chrétiens le Dieu Sauveur des Samaritains comme un « magicien », c'est parce qu'il ne pouvait concevoir autrement les prodiges qui lui étaient attribués. La même aventure est arrivée au sujet du Christ. Les païens instruits des premiers siècles, lisant les récits évangéliques de ses miracles et n'ayant pas assez de formation critique pour contester la valeur objective de ces textes, expliquaient les faits comme ils pouvaient en disant, comme Celse, que Jésus était un magicien. Ils usaient à son égard du même procédé simpliste que ses fidèles au sujet du Christ samaritain.

Cette coïncidence est d'autant plus remarquable qu'elle se double d'une autre qui n'a pas été assez mise en relief. Les Simoniens avaient un Evangile de Simon analogue à ceux qui avaient cours chez les chrétiens à propos de Jésus. Cette œuvre archaïque a disparu de bonne heure et sans doute irrémédiablement. Mais on peut, à mon avis, en reconstituer assez bien les données essentielles à l'aide des divers résidus de la polémique anti-simonienne que nous ont laissés les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles.

On sent l'immense intérêt que peut avoir une telle reconstitution pour l'intelligence du christianisme originel. Salomon Reinach, à qui j'en exposai le plan au printemps de 1918 et dont l'esprit ouvert était à l'affût de toutes les pistes qui pouvaient révéler de nouveaux horizons, m'engagea vivement à suivre celle-là. Il me pressa d'en exposer au plus tôt les lignes essentielles.

Il fit mieux. Il voulut que la présentation eût lieu devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il était un membre très actif. Grâce à lui je donnai lecture de mon travail à la docte assemblée dans la séance du 29 octobre 1918. Après quoi j'eus la satisfaction de recevoir, en un tête à tête ménagé par Reinach, les compliments d'un assistant de marque, Mgr Duchesne, directeur de l'Ecole Française de Rome, juge particulièrement expert en une enquête de ce genre.

Mon étude fut publiée, quelques années plus tard, dans la « Revue des études historiques », par les soins de mon compatriote et ami Combes de Patris, qui en était le secrétaire.

Comme elle n'y reste accessible qu'aux « rats de bibliothèque » et comme je ne vois encore aujourd'hui rien à y changer, j'ai pensé qu'il serait bon de la reproduire en sa forme première dans ce nouveau Cahier Ernest-Renan. Cette réédition fixera les résultats acquis et pourra suggérer et orienter de nouvelles recherches.

L'EVANGILE DE SIMON LE MAGICIEN

Nous lisons dans les « Actes des Apôtres » (VIII, 9-24) que, dans les premiers temps de l'Eglise, le diacre Philippe, étant descendu de Jérusalem en Samarie, s'y trouva en présence d'un certain Simon, depuis longtemps renommé pour ses opérations magiques, qui voulait se faire passer pour un personnage important et qui était universellement acclamé comme « la Puissance de Dieu, celle qui s'appelle la Grande ». Ce magicien, comme son entourage, crut à l'Evangile et se fit baptiser. Puis, voyant que les apôtres Pierre et Jean, survenus sur ces entrefaites, donnaient le Saint-Esprit, il voulut acquérir d'eux, à prix d'argent, le pouvoir d'en disposer aussi, mais fut maudit par eux pour avoir pensé qu'on pouvait acheter le don divin.

De ce texte il ressort clairement que, déjà avant toute propagande chrétienne, il y avait en Samarie une secte importante, qui adorait un Dieu fait homme, du nom de Simon, et qui présentait beaucoup d'affinités avec le Christianisme, mais qui, pour cette raison même ne tarda pas à entrer en lutte avec lui. Cette secte est d'ailleurs signalée et même décrite plus ou moins longuement par plusieurs auteurs ecclésiastiques des premiers siècles, notamment par Irénée, Hippolyte, Tertullien et Epiphane, qui la donnent comme l'hérésie initiale et la source du Gnosticisme. C'est dire quel intérêt elle présente pour l'étude des origines du Christianisme.

Cependant elle a été très peu étudiée jusqu'ici. On n'a guère fait que reproduire les renseignements toujours très tendancieux fournis sur elle par ses adversaires. Mieux vaudrait s'appliquer à dégager son propre témoignage des critiques qui en ont été faites. En effet, les Simoniens avaient, comme tous les Gnostiques, divers écrits où leurs traditions se trouvaient consignées (1). Sans doute ces livres ne sont point arrivés jusqu'à nous. Mais plusieurs peuvent être reconstitués dans une certaine mesure, grâce aux textes chrétiens qui les combattent.

La présente étude a pour but d'en signaler un, qui semble avoir joué un rôle particulièrement important et qui a été si bien oublié que son titre même est à peine connu.

I

Une brève description de dix-sept hérésies, qui se présente comme une « Préface » du Concile de Nicée et qui a été éditée en 1645, d'après un manuscrit arabe offrant toutes les apparences d'une version faite sur le syriaque, dit à propos des dis-

(1) *Const. Apost.*, VI, 16.

ciples de Simon le Magicien : « Ces perfides se firent un Evangile qu'ils divisèrent en quatre sections et qu'ils appelèrent le livre des quatre coins ou des quatre régions du monde (2). »

Cette attestation curieuse a passé jusqu'ici à peu près inaperçue. Harnack paraît être le seul à lui avoir prêté quelque attention. Dans son « Histoire de l'ancienne littérature chrétienne » (3), il la signale brièvement à propos des produits de la Gnose. Mais c'est uniquement pour faire remarquer que le document où elle se lit ne porte aucune date et risque de n'avoir aucune valeur.

Une pareille fin de non-recevoir est vraiment trop sommaire et trop peu justifiée. Quel que puisse être l'auteur de la « Préface » arabe du Concile de Nicée, il paraît bien renseigné sur la secte simonienne, car il en trace une esquisse assez nette, qui en suppose une connaissance précise. Il sait, par exemple, que les membres de ce groupe « portent pendus à leur cou des fils rouges et roses en signe de l'alliance conclue avec le Diable ». Seul un témoin bien informé peut rapporter des détails si concrets.

D'ailleurs son nom n'est plus un mystère. La description des hérésies où se lit la notice citée au sujet de Simon a été retrouvée récemment à Bagdad, dans un manuscrit d'un traité syriaque « Du saint Concile de Nicée », rédigé par l'évêque Marouta de Maïpherkat, qui fut l'ami de Jean Chrysostôme et l'ambassadeur de l'empereur Arcadius auprès du roi de Perse Iezdegerd I vers la fin de l'année 399 (4). Et on y voit signalé le même écrit des simoniens. Le texte est incomplet et plein de lacunes. Mais la partie qui en reste dit expressément que les fils de Simon « se firent un Evangile... le livre des contrées du monde ».

Or Marouta a vécu en Mésopotamie dans un temps où les sectes gnostiques y étaient encore très répandues. On voit à travers tout son exposé qu'il s'intéresse particulièrement à leur littérature et qu'il la connaît bien. Il a pu lire par lui-même le « livre des quatre coins du monde ». Peut-être aussi tient-il ce qu'il en dit de saint Ephrem, à qui il fait par ailleurs d'assez nombreux emprunts. Mais Ephrem se montre bien renseigné en ce qui regarde la littérature gnostique. De toute façon, le témoignage allégué paraît très sûr.

Il ne nous révèle pas seulement l'existence d'un « Evangile »

---

(2) Mansi, *Coll. Conc.*, t. II, c. 1055-1058.

(3) *Chronol.*, p. 536.

(4) Voir Oscar Braun, *De Sancta Nicaena Synodo, Syrische Text des Maruta von Maipherkat... übersetzt, Munster* i. W., 1898, in-8, dans les *Kirchengeschichtl. Stud.* IV, 3. — Cf Ad. Harnack, *Der Ketzerkatalog des Bischofs Maruta von Maipherkat, dans les Tet. und Untersuch.* t. XIX, fasc. 1b Leipzig, in-8.

simonien. Il nous fournit encore quelques indications concernant sa nature.

Déjà le titre qu'il lui donne est significatif. Les « quatre coins » ou les « quatre régions » du monde désignent visiblement la terre entière. L'Evangile simonien ne s'adressait donc pas seulement aux gens de Samarie ou de Jérusalem, mais encore à l'ensemble des hommes de bonne volonté. Il exposait une religion catholique pour laquelle il n'y avait ni Juifs, ni Grecs, ni Scythes, ni Barbares, où toutes les races et toutes les nations étaient appelées à communier dans une même foi.

Par ailleurs, l'ouvrage était divisé en « quatre sections ». Comme le texte de Marouta associe ces quatre sections aux quatre coins du monde, il donne à penser que chacune correspondait à une des quatre parties de la terre connue. A ce propos, il est curieux de constater que saint Irénée, comptant quatre Evangiles canoniques, en justifie le nombre par une considération analogue : « Comme il y a quatre régions du monde où nous sommes et quatre vents principaux, comme d'autre part l'Eglise s'est répandue sur toute la terre et l'Evangile est sa colonne, son souffle vivant, il est nécessaire qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent l'immortalité et vivifient les hommes » (5). L'analogie paraît trop singulière pour être purement fortuite. Et le texte d'Irénée peut aider à comprendre celui de Marouta.

Enfin, le seul qualificatif d' « Evangile », qui est donné à l'œuvre des Simoniens, permet de supposer qu'il y était question de la vie et de l'œuvre du Christ. Mais le contexte montre que ce même Christ y était présenté sous les traits de Simon. En effet, l'auteur de la « Préface » a commencé par dire au sujet du Magicien : « Ses disciples disent qu'il est le Fils de Dieu et le nomment la Force du Créateur ». Ce dernier titre est propre à Simon et lui est aussi attribué par les Actes des Apôtres. Mais le premier est communément attribué à Jésus dans les textes chrétiens. Puisque les Simoniens le donnaient à leur Maître, c'est la vie même de ce dernier identifié avec le Christ qu'ils devaient raconter dans leur Evangile.

La suite du texte de Marouta confirme cette supposition et donne un détail nouveau. On y lit en effet au sujet du Fils de Dieu vénéré par la secte : « C'est pour avoir obéi à son Père en vue de notre salut qu'il a été appelé Simon, c'est-à-dire l'obéissant » (6). Ce dernier trait est trop objectif pour constituer une simple invention du rapporteur et trop précis pour venir d'une tradition purement orale. Il doit être emprunté à quelque écrit. Or Marouta n'en mentionne pas d'autre que le « livre des quatre coins du monde ». C'est d'ailleurs presque aussitôt après avoir rappelé ce détail qu'il mentionne l'ouvrage. Ayant expliqué le nom de Simon, il en dérive celui des Simoniens. Et

---

(5) *Haer*, III, 11, 8.

(6) Allusion à la racine *schama*, qui veut dite « écouter ».

il arrive ainsi à parler de l'Evangile dans lequel ces derniers ont exposé leur foi. C'est donc, selon toute apparence, dans ce même livre que se présentait l'étymologie dont il vient de parler.

Malheureusement là se bornent les indications qu'il fournit sur ce texte important. Et aucun autre auteur n'en fait la moindre mention. Mais il serait étonnant qu'un écrit racontant la vie miraculeuse et l'action légendaire d'un personnage aussi renommé que Simon et se présentant comme l'œuvre de ses disciples eût disparu sans laisser d'autre trace. A priori déjà on peut conjecturer qu'il aura été plus ou moins exploité en même temps que réfuté par les auteurs ecclésiastiques qui se sont occupés des aventures du Magicien ou qui ont esquissé les grandes lignes de son enseignement. Une étude attentive des documents vient confirmer cette supposition.

II

Au premier rang des écrits catholiques qui ont dû conserver quelque souvenir de l'Evangile simonien se présentent ceux des hérésiologues.

Le plus ancien, à notre connaissance, est le traité « Contre les Hérésies » de Saint Justin, qui se trouve mentionné dans l' « Apologie à Antonin » (7) et qui, par conséquent, a été composé avant l'an 150. L'auteur y parlait sans doute de Simon, car nous savons par ailleurs qu'il a écrit contre lui ainsi que contre son disciple Ménandre (8). Justin devait d'autant mieux s'intéresser à son enseignement que lui-même était né à Neapolis ou Naplouse, l'antique Sichem, et que, selon son propre témoignage, « presque tous » ses compatriotes étaient des Simoniens (9). Un tel témoin a eu tous les moyens de se renseigner exactement et a pu prendre connaissance des écrits de la secte.

Son travail ne s'est pas conservé. Mais il a été certainement utilisé dans l'ouvrage analogue d'Irénée « Contre les Hérésies » où Justin se trouve cité avec éloge (10). L'évêque de Lyon se propose avant tout de combattre les doctrines des Valentiniens. Mais, après en avoir exposé la substance et après lui avoir opposé la foi de l'Eglise, il remonte à leur source première et il les fait provenir de l'hérésie simonienne, dont il explique alors l'origine et la nature propre (11).

A cet ouvrage d'Irénée se rattachent les « Philosophoumena » d'Hippolyte, qui ont été rédigés à Rome aux alentours

---

(7) *Apol.*, I, 26, 8. Cf. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 11, 10.
(8) *Haeret. fabul. compend.* I, 1 fin.
(9) *Apol.*, I, 26, 3.
(10) *Haer.* IV, 6, 2 et V, 26, 2.
(11) *Haer.*, I, 23, 1, 3.

de l'an 230. L'auteur s'y applique à montrer que tous les systèmes hérétiques viennent des « dogmes philosophiques ». Et, après avoir passé en revue ces derniers, il explique par eux la doctrine de Valentin, puis celle de Simon qu'il lui rattache étroitement. Pour faire connaître celle-ci, il donne un résumé et de larges extraits d'une compilation simonienne destinée à des initiés et intitulée la « Grande Révélation ». Ensuite, brusquement, il reproduit avec quelques variantes les détails donnés par Irénée sur la vie et sur l'œuvre du Magicien (12).

Hippolyte avait écrit, avant les « Philosophoumena », un premier traité, un « Syntagma » contre les Hérésies, qui a dû être composé vers l'an 200 et où il exposait déjà la doctrines de la Gnose mais sans connaître encore les textes gnostiques utilisés dans son second ouvrage. Sans doute y donnait-il sous une forme plus développée, au sujet de Simon, les renseignements qui se lisent dans son nouveau rapport, à la suite des citations de la « Grande Révélation ». L'ouvrage est aujourd'hui perdu. Mais on admet assez communément qu'il se retrouve sous une forme abrégée et plus ou moins remaniée dans les œuvres similaires de Philastre, d'Epiphane et du continuateur anonyme des « Prescriptions » de Tertullien.

Ces trois auteurs commencent par passer en revue les principaux hérétiques qui ont paru avant le Christianisme. Puis ils traitent de ceux qui sont venus après la naissance du Christ. Et à la tête de ces derniers ils s'accordent à placer Simon le Magicien. Le pseudo Tertullien ne donne sur lui que quelques mots (13). Mais Philastre se montre plus complet (14). Et Epiphane est encore plus précis (15).

Or les matériaux de ces divers rapports doivent être empruntés, sinon directement, du moins par l'intermédiaire de Justin, à quelque ouvrage simonien. Irénée l'insinue, car, à la fin de l'exposé qu'il consacre à Simon, il dit, à propos de ses disciples : « C'est par eux qu'a commencé la fausse Gnose, comme on peut l'apprendre par leurs propres affirmation. » Hippolyte le donne encore plus nettement à entendre, car il cite plusieurs phrases des Simoniens, en faisant remarquer que ce sont les propres termes dans lesquels s'expriment ces hérétiques. Philastre et Epiphane font d'autres citations encore plus suggestives qui imposent la même conclusion. D'ailleurs, l'ensemble de l'exposé se montre trop documenté, il met trop en relief les idées de la secte pour n'en pas exploiter quelque texte officiel.

D'autre part, ce texte avait, dans l'ensemble, le même contenu que le « livre des quatre coins du monde » dont parle Marouta. C'était une sorte d'Evangile, consacré à présenter Simon

---

(12) *Philosoph.*, VI, 19, 20.
(13) *De Prœser*, XLVI, I.
(14) *Haer.*, 29.
(15) *Haer.*, XXI, I, 4.

comme le Fils de Dieu et le Sauveur des hommes. Tous les rapports qui en proviennent supposent un récit fort complexe d'après lequel ce personnage, vivant d'abord auprès du Très-Haut, serait un jour descendu ici-bas pour y venir en aide à l'âme déchue. L'ayant rencontrée sous la forme d'une femme, autrefois prostituée à Tyr, qui était une réincarnation de la fameuse Hélène des poèmes d'Homère, il l'aurait rachetée et conduite avec lui à travers diverses pérégrinations pour la ramener finalement avec lui dans le ciel. Tous aussi lui font tenir divers propos qui tendent à mettre en évidence son caractère divin et sa mission libératrice, à le faire valoir comme la Force de Dieu qui peut seule briser les liens de la matière. Le thème général ressemble beaucoup à celui des Evangiles chrétiens.

La biographie de Simon paraît ici moins accusée que celle de Jésus dans les Synoptiques. Mais c'est simplement parce que les hérésiologues s'intéressent bien moins aux faits qui la constituent qu'aux dogmes qu'elle est destinée à présenter. Ils en négligent les multiples récits pour n'en retenir guère que les discours.

Encore ne devons-nous pas nous attendre à trouver chez eux une reproduction fidèle des propos que le « livre des quatre coins du monde » prêtait à son héros. Leur exposé tend toujours à établir que Simon était un imposteur plein d'ambition, qui avait imaginé un système tout-à-fait fantaisiste dans le seul but de se faire adorer. Ils s'attachent donc à montrer combien ses idées sont contraires à la raison et à la tradition. Evidemment, l'Evangile simonien procédait d'une façon bien différente. Il cherchait plutôt à prouver que la doctrine du Maître se présentait comme la réalisation suprême de la sagesse entrevue par les esprits cultivés, comme l'accomplissement des anciens oracles escompté par le peuple. Les hérésiologues eux-mêmes le donnent à entendre, puisqu'ils font de Simon le père de la Gnose. C'est dire que leur témoignage doit être accepté avec réserve et souvent transposé.

L'exposé qu'ils nous offrent des idées simoniennes n'en reste pas moins exact dans son ensemble. Plusieurs indices l'attestent. D'abord pris en lui-même, il se montre très cohérent, malgré la tendance qu'ont les rapporteurs à le donner comme un tissu d'inepties. De plus il s'harmonise sans peine avec les autres systèmes gnostiques qui passent pour en provenir, bien que les hérésiologues mettent plutôt en relief les contradictions des sectes rivales. Enfin et surtout il s'accorde mieux encore avec les renseignements qui s'offrent par ailleurs sur la biographie de Simon.

III

D'autres textes chrétiens étroitement apparentés ont conservé des souvenirs encore plus précis et plus reconnaissables de la tradition qu'exposait le « livre des quatre coins du monde »

Ce sont les « Homélies » (16) et les « Recognitions » (17) qu'on est convenu d'appeler « Clémentines » parce qu'elles se donnent comme écrites par Clément de Rome. Les unes et les autres racontent comment ce fils de sénateur, s'étant converti à la vraie foi, alla en Syrie auprès du Prince des Apôtres et y fut le témoin émerveillé des multiples combats que son Maître livrait contre le Magicien. Les « Homélies » doivent leur nom aux discours édifiants qui entrecoupent fréquemment le récit. Les « Récognitions » sont ainsi appelées parce que le narrateur y expose après quels incidents, ayant perdu en bas âge son père, sa mère et ses deux frères, il les a « reconnus » parmi des compagnons et disciples de Pierre. Mais les deux œuvres se correspondent et ne diffèrent que par des détails assez peu importants. Or elles donnent, presque au début, sur la vie et sur l'œuvre de Simon, des détails nombreux et très curieux, qu'elles font exposer par Aquilas et Nicetas, les deux frères encore ignorés de Clément.

Ces deux personnages sont présentés comme d'anciens disciples du Magicien, qui ont rompu avec lui pour s'adonner à la vraie foi et qui sont donc bien qualifiés pour prémunir les croyants contre ses entreprises. Ils se trouvent à Césarée de Straton, où Clément vient d'arriver après sa conversion. Comme Pierre et Simon se sont rencontrés dans cette ville et ont pris jour pour une conférence contradictoire, la veille de la discussion, à la prière du premier, les deux disciples apprennent aux fidèles assemblés ce qu'ils ont appris autrefois du second (18).

Le rapide exposé qu'ils en donnent est visiblement emprunté à un écrit des Simoniens. En effet, les détails qu'ils rapportent sont trop conformes aux idées de la secte pour n'en pas parvenir et trop circonstanciés pour ne pas se rattacher à un texte précis. D'ailleurs, Aquilas et Nicetas, qui, s'étant donnés comme des témoins oculaires, ne peuvent se réclamer directement d'un pareil document, y font cependant une allusion assez nette. Après avoir brièvement rappelé certaines affirmations de Simon, ils disent que cet hérétique les formulait, avec beaucoup d'autres du même genre, « d'une manière persuasive » quoique « en termes pompeux » (19). Comme le récit est manifestement légendaire et ne s'applique pas à des propos réels, il doit se référer à quelque livre gnostique qui prêtait au personnage des discours assez vigoureux mais pleins d'emphase. Plus loin, après une rapide énumération des miracles les plus saillants accomplis par ce prétendu Christ, le narrateur ajoute : « Les témoins attestaient avoir vu ces faits et beaucoup d'autres prodiges analogues (20). Il n'a guère pu inventer un tel détail, assez gênant pour sa critique, ni l'emprunter à la tradition

(16) *Migne, Patr. Gr.*, I, 1207-1454.
(17) *Migne, Patr. Gr.*, II, 57-468.
(18) *Hom.*, II, 22-34 ; *Recogn.*, II, 6-19.

orale, trop peu soucieuse de ses sources. Ici encore il doit se rattacher à un écrit des Simoniens.

Par ailleurs, cet écrit devait se présenter sous la forme d'un Evangile. En effet, les propos qui sont mis dans la bouche du Magicien et les miracles qui lui sont attribués tendent au même but. Tous visent à montrer qu'il est le Messie attendu, le Fils de Dieu descendu au milieu des hommes pour leur ouvrir la voie qui mène au ciel. Plus précisément, tous veulent établir qu'il est la Puissance indéfectible du Très-Haut, venue en aide à la Sagesse déchue. Simon lui-même s'intitule « l'Estôs », celui qui se tient debout alors que tout succombe, celui qui demeure alors que tout change (21). Et, selon une remarque des textes clémentins, les miracles qu'il accomplit cherchent à montrer que rien ne lui résiste (22). Puisque le « livre des quatre coins du monde » le présentait comme la Force ou la Vertu de Dieu, il est naturel de penser que tous ces détails sont inspirés par lui.

Si le récit initial d'Aquilas et de Nicetas vient de l'Evangile simonien, beaucoup d'autres passages des écrits clémentins doivent avoir une même origine. Beaucoup en effet leur sont étroitement liés et rappellent avec des détails nouveaux et plus précis tel miracle du Magicien ou tel point de son enseignement. L'un d'eux, racontant comment Simon s'est enfui de Césarée à Tyr et comment il y a été poursuivi par les compagnons de Pierre, fait rapporter à ces derniers, par une femme du nom de Bérénice, plusieurs de ses exploits et de ses propos les plus récents (23). D'autres textes font allusion aux œuvres qu'il a accomplies plus tard à Sidon, à Béryte, à Byblos, à Tripoli, enfin à Antioche. Après quoi ils le montrent allant à Laodicée pour y engager plusieurs conférences contradictoires avec Pierre, jouant un mauvais tour au père de Clément, qui a eu l'imprudence de lui rendre visite et qui se voit métamorphosé en lui, puis se retirant en Judée, à la faveur de ce stratagère, pour se dérober à un messager impérial qui cherche à l'arrêter. Ces pérégrinations de Simon ne sont pas une pure fiction des « Clémentines », car elles sont déjà mentionnées par Justin (24). C'est dire que là encore les « Homélies » et les « Recognitions » doivent mettre à profit le « livre des quatre coins du monde ».

Assurément il ne faut pas en conclure que tous les récits concernant le Magicien se lisaient dans les mêmes termes au cours de son Evangile. Non seulement les écrits clémentins sont tendancieux et visent à ruiner la gnose simonienne, dans

(19) *Hom.*, II, 25 et *Recogn.*, II, 12.
(20) *Hom.*, II, 32 *fin.*
(21) *Hom.*, II, 22, 24 et *Recogn.*, II, 7, 8, 12.
(22) *Hom.*, II, 34.
(23) *Hom.*, IV, 3-5.
(24) *Apol.*, I, 26, 3.

laquelle ils voient une invention du Diable, mais encore ils se présentent comme de pieux romans, qui n'ont qu'un médiocre souci de la vérité historique. Ils ont dû, dès lors, faire subir à la tradition qu'ils exploitent maintes déformations destinées soit à la mettre en contradiction avec elle-même, soit à la rendre plus pittoresque et plus conforme au plan général de l'ouvrage. Ce double souci apparaît clairement à diverses reprises. Le narrateur Clémentin montre souvent le Magicien fuyant honteusement et à la dérobée devant son adversaire qui réfute ses propos et dévoile ses ruses. Il est clair que la première biographie de Simon, consacrée à le présenter comme la Force de Dieu, devait lui prêter une attitude diamétralement opposée.

Cependant, jusque dans ses fictions les plus hardies, l'auteur des « Homélies » et des « Recognitions » garde certains éléments de la tradition simonienne. Même quand il décrit la fuite du Magicien, il rappelle, selon toute apparence, quelque passage de son Evangile qui le montrait se retirant devant ses ennemis, mais pour leur faire mieux sentir sa puissance au cours de sa retraite. Ailleurs, en effet, il lui fait dire : « Si je veux fuir, je percerai les montagnes ; je traverserai les rochers comme de la boue ; me précipitant d'une haute montagne, je serai comme porté à terre sans recevoir aucun mal (25). Et en d'autres endroits il donne ces miracles comme réalisés (26) De pareils propos et de pareils récits ne se conçoivent bien que dans un écrit simonien. Le pseudo-Clément en reproduit beaucoup d'autres qui suggèrent la même réflexion. Il met dans la bouche de Simon un exposé très cohérent de ses doctrines et une énumération parfaitement équilibrée de ses miracles qui ne peuvent se comprendre que comme un résumé de son Evangile.

En somme, ici plus encore que dans les rapports d'Irénée, d'Hippolyte et de leurs continuateurs, une critique attentive s'impose. Mais elle permet d'arriver à des résultats positifs et assez importants. Il faut étudier les témoignages clémentins dans leurs plus petits détails et leurs moindres nuances, puis les comparer entre eux et les rapprocher de ceux qui nous viennent d'ailleurs. Tous les passages qui se trouveront en contradiction avec l'ensemble devront être considérés comme des inventions du pseudo-Clément. Mais tous ceux qui seront d'accord entre eux et avec l'exposé des hérésiologues pourront être considérés comme des survivances de l'Evangile simonien. n

IV

Enfin, des renseignements précieux nous sont fournis sur la même œuvre par une nouvelle série de textes ecclésiastiques

(25) *Recogn.*, II, 9.
(26) *Hom.*, II, 32, 34.

qui racontent la fin du Prince des Apôtres et, par la même occasion, celle de son grand rival.

De ces documents, les plus anciens sont des « Actes de Pierre avec Simon », dont nous avons seulement une version latine, découverte dans un manuscrit de Verceil (27), et qui devaient appartenir, en leur forme première, à un recueil plus développé, celui-là même dont les « Clémentines » ont utilisé la première partie. Nous y voyons comment Simon, s'étant rendu à Rome dont il troubla grandement l'Eglise par ses discours et ses prodiges, y fut rejoint par Pierre, qui, l'ayant convaincu d'imposture et réduit à l'impuissance, le fit mourir miraculeusement et fut, pour ce motif, crucifié lui-même par Néron.

Deux remaniements importants de ce même récit sont venus jusqu'à nous. L'un s'intitule dans plusieurs manuscrits : « Lutte des Saints Apôtres Pierre et Paul contre Simon le Magicien » (28) et se donne, très gratuitement, comme l'œuvre d'un certain Marcellus qui aurait été personnellement mêlé aux débats. Il a été écrit en grec vers le commencement du IV[e] siècle. L'autre est une « Passion des Apôtres Pierre et Paul » et ne porte aucun nom d'auteur (29). Il n'existe qu'en latin et a dû être rédigé vers la fin du IV[e] siècle. Tous deux, malgré leur composition assez tardive, contiennent des éléments très archaïques.

Enfin, le thème commun de ces divers écrits reparaît sous une forme plus abrégée à travers d'autres textes de diverses époques. Il s'affirme déjà au III[e] siècle chez Arnobe de Sicca (30) et un peu plus tard chez Cyrille de Jérusalem (31), puis dans la « Didascalie des Apôtres » (32) et dans les « Constitutions Apostoliques » qui en dérivent (33). Ces nouveaux témoins méritent encore une étude attentive, car eux aussi peuvent conserver des détails importants de la tradition primitive.

Or les anciens récits du martyre de Pierre paraissent utiliser quelque écrit simonien. Ils racontent en effet plusieurs miracles du Magicien qui supposent une foi très robuste en sa mission divine. Simon y annonce d'abord à ses partisans que le lendemain il viendra au milieu d'eux par la voie des airs, à la septième heure et, à l'heure dite, il apparaît dans les airs comme une poussière lointaine qui devient un nuage brillant. Il redresse des boiteux, qui marchent devant la foule et il rend la vue à des aveugles. Il parle à l'oreille d'un enfant et, par quelques mots dits à voix basse, il cause sa mort. Puis, pour prouver qu'il a le pouvoir non seulement de faire mourir mais

(27) Lipsius et Bonnet, *Act. Apostol. apocr.*, t. I, p. 45-103.
(28) *Ibid.*, p. 118-177.
(29) *Ibid.*, p. 223-234.
(30) *Adv. Gent.*, II, 12.
(31) *Catech.*, VI, 14-15.
(32) *Didasc.*, XXIII, 7-9.
(33) *Const. Apost.*, VI, 7-9, 16.

de ressusciter, il se penche sur le défunt et aussitôt celui-ci agite la tête, ouvre les yeux et s'incline vers lui. Dans une situation difficile, il dit qu'il fera venir des Anges à son aide et il fait apparaître des chiens prodigieusement grands qui se jettent sur son rival. Enfin, il annonce qu'il va remonter vers son Père et en effet il prend son vol et s'élève rapidement dans les airs à la vue d'une assistance très nombreuse.

Visiblement le texte simonien auquel ces détails ont été empruntés est le même que celui qui a été exploité par les hérésiologues et le Pseudo-Clément. En effet, les actes magiques racontés à propos du martyre de Pierre se lisent déjà, pour la plupart, dans les « Homélies » et les « Recognitions ». Ils présentent d'ailleurs le même caractère que l'ensemble des miracles attribués à Simon au cours de ces écrits. Ce sont toujours des tours de force destinés à faire valoir leur auteur comme le Messager tout puissant, la Vertu souveraine du Dieu Très-Haut. A leur sujet, le Magicien lui-même se réclame, ici comme là, de cette Vertu divine. Il est censé venir du ciel et se tient debout, au milieu du peuple, comme « l'Estôs » des écrits clémentins. Enfin, on nous présente comme sa « déesse » ou sa « force » véritable une femme fort laide, portant au cou un collier de fer et aux pieds de lourdes chaînes, en qui il n'est pas difficile de reconnaître une parodie de la belle Hélène donnée comme sa compagne par le Pseudo-Clément. Par ces derniers traits, la légende rappelle également l'exposé doctrinal des hérésiologues, car Irénée, Hippolyte, Epiphane et les autres disent également que Simon se présentait comme « l'Estôs » ou la Vertu de Dieu et amenait avec lui l'antique Hélène à la beauté fatale. Cependant elle ne s'inspire directement ni des hérésiologues ni du Pseudo-Clément. Sur certains points elle les complète ; sur d'autres elle s'écarte d'eux assez sensiblement. C'est donc qu'elle dépend plutôt d'une source commune, qu'elle met à profit, directement ou par l'intermédiaire d'une œuvre plus ancienne, le texte simonien utilisé par eux.

De ces remarques on pourrait déjà inférer que les « Actes » du martyre de Pierre et leurs dérivés se rattachent au « livre des quatre coins du monde ». Un détail curieux vient confirmer cette conclusion et en accroître la vraisemblance. Dans le récit du Pseudo-Marcellus, Simon, qui s'est envolé pour remonter à son premier séjour et y préparer une place à ses fidèles, retombe lourdement sur la terre, à la prière du Prince des Apôtres, et il se brise en quatre morceaux qui, s'écrasant sur quatre pierres, n'en font plus qu'une. A première vue, cette particularité est tout-à-fait étrange. Elle s'explique fort bien si on suppose que, dans le texte gnostique utilisé ici, le Christ samaritain, montant au ciel pour frayer la voie à ses disciples, leur recommandait, comme Jésus en pareille occurence (34), de porter sa

(34) *Matt.*, XXVIII, 19.

doctrine dans l'univers entier, de la prêcher aux quatre coins du monde. Ce trait final, d'où provenait le titre de l'ouvrage, aura été simplement parodié.

Sur ce point, le récit catholique utilise donc plus particulièrement la fin de l'Evangile simonien. On peut en dire autant des autres parties de la narration. Toutes tendent à expliquer la mort de Pierre et par là même celle de son rival qui en est comme l'introduction. Dès lors, dans la mesure où elles mettent à profit le « livre des quatre coins du monde », elles en dégagent plutôt les détails concernant les derniers jours de « l'Estôs » incarné. En fait, le Pseudo-Marcellus ne mentionne pas seulement une Ascension mais encore une Résurrection et même une Passion de Simon. C'est peu avant celle-ci qu'il a dû lire l'histoire du jeune homme occis par la seule parole du Magicien, ainsi que celle du mort ressuscité par lui, car il associe étroitement ces faits. Et c'est au cours du même récit qu'il aura vu le prétendu Christ appeler des Anges à son aide, pour se débarrasser de ses rivaux, comme Jésus dit qu'il pourrait le faire, quand on vient l'arrêter au jardin des olives. Tous ces épisodes s'enchaînent naturellement. Tous ont dû être empruntés à la dernière section du « livre des quatre coins du monde ».

Cela ne veut pas dire qu'il suffit de les ajuster bout à bout pour avoir le texte simonien en sa forme initiale. Le narrateur du martyre de Pierre travestit constamment les actes du Christ samaritain pour mieux mettre en relief les exploits de l'Apôtre. De même qu'il fait finir son Ascension par une chute mortelle, il présente sa Passion et sa Résurrection comme de simples tours de passe-passe et il montre les chiens de garde qui ont miraculeusement apparu sur son ordre l'abandonnant soudain. Il semble même lui dérober plusieurs de ses prodiges pour les attribuer à son adversaire, car certains des miracles qu'il met au compte du Prince des Apôtres ressemblent singulièrement aux exploits de Simon. Enfin, il le fait apparaître à Rome du temps de Néron, quoique Justin et les autres hérésiologues l'y fassent plutôt venir sous le règne de Claude. C'est simplement parce qu'il tient à le mettre en conflit permanent avec Pierre, que déjà la tradition amène vers la même époque dans la ville impériale. Tout son récit repose sur cette fiction de l'antagonisme mortel des deux thaumaturges. Il contient donc maint détail fantaisiste et ne peut être utilisé qu'avec la plus grande réserve.

Une critique prudente permet pourtant de dégager d'une façon assez sûre les éléments de provenance simonienne qui s'y trouvent mêlés. Précisément parce que le narrateur procède d'une façon très libre, on peut être certain que, quand il s'accorde avec d'autres témoins, c'est parce qu'il dépend d'une même tradition. Tous les détails qu'il est seul à rapporter au sujet de Simon peuvent avoir été imaginés par lui. Mais tous ceux qui se retrouvent dans les écrits du Pseudo-Clément et qui

s'accordent avec l'exposé des hérésiologues doivent se rattacher au « livre des quatre coins du monde ».

***

En somme, l'Evangile simonien peut être reconstitué dans ses grandes lignes et même dans certaines de ses particularités les plus saillantes, grâce aux diverses critiques qui en ont été faites. Les écrits clémentins en rappellent brièvement les premières pages, celles qui concernaient les débuts de Simon ; ils font connaître aussi et souvent avec maints détails très caractéristiques, plusieurs des suivantes, celles qui décrivaient les miracles de ce Fils de Dieu fait homme. Les rapports des hérésiologues analysent celles qui se rapportaient à sa prédication. Enfin, les récits du Martyre de Pierre nous donnent l'épilogue, l'histoire des derniers jours du Messager divin.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

J'ai, au fond d'un tiroir, un vieux manuscrit, ce que Renan appellerait un gros « pourana », où j'ai tenté de reconstituer le thème général de l'Evangile simonien.

Sa publication, à laquelle j'attachais d'abord un grand prix, a été, plusieurs fois, différée pour des raisons diverses qui risquent, à mon âge, d'être définitives. Je voudrais ici en extraire quelques brèves remarques, qui se rattachent étroitement à la communication qu'on vient de lire.

D'abord, le Dieu des Samaritains, Simon, me paraît ne faire qu'un avec un autre personnage divin, Esmoun, le dieu guérisseur. Celui-ci était vénéré sur toute la côte phénicienne et particulièrement à Sidon qui entretenait des rapports directs avec la cité de Samarie. Les deux noms ont la même racine sémitique de trois consonnes (S.M.N.) et les deux cultes offrent d'étranges analogies.

D'autre part, ce nom de Simon est accolé dans les Evangiles à celui du premier Apôtre de Jésus qui, dans les textes plus anciens des Epitres pauliniennes aux Corinthiens et aux Galates n'apparaît que sous le nom araméen de Kephas, synonyme de Pierre. N'y a-t-il pas là un essai de subordonner le Messie de la Samarie à celui de la Judée en donnant le nom du premier comme surnom au principal disciple du second ? Le procédé serait analogue à celui que nous constatons dans le récit du livre des « Actes » où il nous est conté que le faux dieu des Samaritains, gagné comme eux à la vraie foi par les discours et les miracles d'un de ses premiers messagers, se fit baptiser par lui et ne le quitta plus.

Détail amusant qui montre jusqu'où peut aller le parti-pris en matière de foi, le narrateur des « Actes », pour mieux dis-

créditer le Messie samaritain, ajoute que celui-ci ayant vu de nouveaux apôtres, Pierre et Jean, faire descendre le Saint-Esprit sur les néophytes que Philippe venait de baptiser, voulut acheter d'eux ce pouvoir merveilleux, qu'il fut à ce sujet vivement rabroué par Pierre et qu'il demanda très humblement le pardon de sa faute (VIII, 18-24).

Plus tard, quand l'Eglise chrétienne eut acquis puissance et richesse, nombreux furent les candidats à la succession des Apôtres, qui ambitionnaient le privilège d'administrer, comme eux, le baptême, la confirmation, tous les sacrements, et d'être les agents patentés du Très-Haut. Le sacerdoce, l'épiscopat, le souverain pontificat s'acquirent à prix d'or. Les bonnes âmes s'en indignaient. Les plus doctes virent là une forme nouvelle du crime commis jadis par l'odieux magicien de Samarie qui avait voulu acheter le pouvoir de faire descendre l'Esprit saint. Le trafic des choses saintes prit le nom de Simonie. Ainsi le Dieu Simon, qui, dans la pensée de ses fidèles, était venu du ciel en terre pour libérer l'esprit des liens de la matière se trouva mué dans l'esprit des Chrétiens pieux en patron du plus vil matérialisme, de celui qui met à l'encan les dons spirituels.

Ce dernier avatar est la conséquence normale du premier qui montrait le pseudo-magicien sollicitant de Pierre la vente d'une gérance du Saint-Esprit.

Cette mise en scène initiale appartient à la seconde rédaction du livre des « Actes ». Elle date comme tout son contexte des alentours de 150. Selon toute apparence, elle est l'œuvre du prêtre Clément, scribe professionnel de l'Eglise romaine, qui avait écrit pour elle, quelques années auparavant, une importante lettre aux Corinthiens. Ce document, dont le texte nous a été conservé, a de telles affinités d'idées et de style avec la rédaction des Actes où il est parlé de Simon le magicien, que les deux textes semblent bien venir d'un même auteur.

D'autre part, Clément de Rome a certainement connu, dans la capitale, son coréligionnaire l'avocat et apologiste Justin, originaire de Samarie, qui parle de Simon dans sa première apologie et qui le présentait plus longuement dans son traité, malheureusement perdu, mais plus ancien, sur les gnostiques. C'est de lui que le narrateur des « Actes » tient ses informations sur Simon, c'est pour ruiner la foi en ce concurrent anticipé du Christianisme qu'il le présente comme un magicien. Nous tenons ainsi, non seulement le lieu et la date approximative, mais l'auteur de cette mystification audacieuse qui a fait de la « Grande Puissance de Dieu » venue ici-bas pour le salut des âmes, un vulgaire magicien.

Le Gérant : Georges Ory

Imp. R. Leroy, La Ferté-Macé - Orne — Dépôt légal : 1955 2e trim.